

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62133

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

d'approvisionnement, ainsi qu'une inquiétante hausse des prix, notamment ceux de l'alimentation et des loyers. Craignant des troubles, Pergen conseille de limiter l'hospitalité autrichienne aux émigrés capables de prouver qu'ils ont quitté les Pays-Bas avant l'arrivée des Français (les autres seront considérés comme devenus de facto »Français«!), et qu'ils n'ont pas de dettes. Encore ceux-ci ne seront-ils pas autorisés à s'installer à Vienne, mais seulement dans les autres villes des provinces héréditaires, ou bien à la campagne. De plus, en septembre 1794, l'Autriche coupe toute relation commerciale avec la France, c'est-à-dire également avec les territoires que celle-ci occupe, privant ainsi les émigrés de la perception de tous revenus au départ des anciens Pays-Bas autrichiens. Comme le souligne Renate Zedinger, l'ambiance à Vienne, n'était d'ailleurs pas vraiment favorable aux sujets des Pays-Bas, que de nombreux Viennois accusaient d'avoir été, avec les Hongrois, à l'origine des déboires connus depuis 1789 par la dynastie habsbourgeoise.

De nombreux fonctionnaires végètent donc modestement, en attendant mieux, (soulignons que, s'ils vivent des »largesses« impériales, ils ne sont pas autorisés, en principe, à travailler) dans des villes telles que Ratisbonne, Fulda, Linz ou encore Prague, que beaucoup rejoignent d'ailleurs en 1800, après qu'un grave incendie ait détruit une bonne partie des maisons de Linz. Certains, cependant, parviendront à s'installer dans les villages et les petites villes environnant la capitale autrichienne où, suspectés de chercher à braver l'interdit de séjour, ils font l'objet d'une étroite surveillance policière.

Les traités de Campoformio (1797) et de Lunéville (1801) offriront à quelques-uns d'entre eux l'occasion de rentrer au pays, tandis que l'effondrement, en 1803, du Saint-Empire romain germanique et la création, l'année suivante, d'un empire proprement autrichien et qui voit provisoirement s'éloigner la menace française, ouvrent enfin aux plus patients de nos fonctionnaires, et à leurs familles, les portes de Vienne!

Mais la plupart d'entre eux ont connu, au cours de cette décennie, une importante dégradation de leur niveau de vie, de leur situation sociale, et parfois de leur santé. Installés auprès de leur souverain, naturalisés pour certains en 1812, ils s'intègrent plus ou moins bien à la vie viennoise. Ainsi les familles de Lannoy, Vesque de Puttelange, (devenus en Autriche »von Püttingen«), Ransonnet-Villez ou encore Coeckelberghe de Dutzele seront-elles à l'origine au XIX<sup>e</sup> siècle de prospères dynasties, actives tant dans l'appareil d'État que dans les milieux scientifiques et artistiques, notamment ceux de la littérature et de la musique.

Comme le souligne Renate Zedinger, ce régime, commencé par une longue guerre et terminé de même, peut paraître avoir été relativement ingrat envers ceux qui, aux Pays-Bas, s'étaient pourtant montrés de fidèles serviteurs. Mais comment, se demande-t-elle, ces derniers auraient-ils pu échapper au sort souvent triste et cruel que connaissent, depuis toujours, les réfugiés, victimes impuissantes de conflits qui les dépassent?

À de multiples titres, on le constate, cet ouvrage, par ailleurs pourvu d'une importante bibliographie, ainsi que d'un index des noms de lieux et de personnes, vaut d'être lu et consulté.

Bruno BERNARD, Bruxelles

Souvenirs du Marquis de Valfons Vicomte de Sebourg. Édition présentée et annotée par Jacqueline HELLEGOUARC'H, Paris (Mercure de France) 2003, 392 S. (Le temps retrouvé).

Charles de Mathei de Valfons wurde 1710 in Nîmes als Sohn eines kleinen Landadligen geboren und starb 1786 in Paris. Seine Lebensspanne fiel somit in das galante Zeitalter vom Ende der Regierung des Sonnenkönigs bis zum Vorabend der Französischen Revolution. Nach seiner Erziehung im Pariser Jesuitenkolleg erhielt er mit 11 Jahren eine Leutnantsstelle bei der königlichen Kavallerie, die er aber aus Geldmangel gegen eine beim Infanterieregiment Piemont eintauschen musste. Seine ersten militärischen Erfahrungen

sammelte er bei der Belagerung von Kehl 1733 und nahm dann an den Feldzügen des Österreichischen Erbfolgekrieges und des Siebenjährigen Krieges teil: u. a. an der Belagerung von Prag 1741 sowie den Schlachten von Ypern 1743, Fontenoy 1745, Lawfeld 1747 und Hastenbeck 1757. Geheiratet hat er 1753 die reiche Erbin des Vicomte de Sebourg. 1763 schied er als *Maréchal de camp* aus dem Militärdienst aus. Ehren und Auszeichnungen wie die Aufnahme in den Ordre de Saint-Louis folgten ihm nach.

In der bekannten Reihe »Le temps retrouvé«, die sich besonders der umfangreichen Memoirenliteratur des Ancien Régime verpflichtet fühlt, sind nunmehr seine Erinnerungen erschienen. Die Ausgabe selbst stützt sich auf ihre beiden Vorgängerinnen von der Mitte des 19. und vom Anfang des 20. Jhs., denn leider war kein Zugang zu dem im Familienbesitz befindlichen Manuskript möglich. Hinzu kommen drei Briefe Valfons aus dem Böhmischem Feldzug von 1743. Eine Einführung von Jacqueline Hellegouarc'h sowie Fußnoten zu Personen, Orten und Ereignissen runden das Werk ab.

Die Liebe und der Krieg, die vornehmsten Beschäftigungen des Adels, nehmen auch in diesem Offiziersleben den Hauptplatz ein. Seine Affären mit der Prinzessin von Rohan und der Gräfin d'Argenson, der Frau des Kriegsministers, lassen manchmal geradezu an die »Liaisons dangereuses« denken und geben Einblicke nicht nur in die Gefühls- und Vorstellungswelt der Männer, sondern auch der adligen Frauen, die ihrer Verheiratung nicht in aller Unschuld entgegensehen noch den Witwenstand abwarten wollten, um sich selbst in erotische Abenteuer zu stürzen. Valfons erscheint in seinen Memoiren ebenso geistreich wie galant, wenn er die damaligen militärischen Oberbefehlshaber porträtiert. Aus seiner Bewunderung für Moritz von Sachsen und Friedrich den Großen macht er keinen Hehl. Aber nicht nur das Feldlager, auch aus Paris und vom Hofe, seinen Gesprächen mit Ludwig XV. und Madame de Pompadour, weiß er zu berichten. Fast alles, was er detailliert und exakt beschreibt, verdankt er eigenem Erleben oder – wie bei der Analyse des Desasters von Roßbach 1757 – zuverlässigen Augenzeugenberichten. Im Krieg gilt er als tapfer, und in der Tat sorgt er sich um seine Soldaten, deren miserables Leben er ausführlich schildert. Dabei vergißt er weder die Schrecken des Krieges im allgemeinen noch das entsetzliche Leiden der Verwundeten im besonderen. Kritik an der französischen Militärverwaltung und Kriegsführung kann da nicht ausbleiben. Von Interesse speziell für deutsche Leser dürfte seine Beschreibung des Niedersächsischen Feldzuges von 1757 unter den Marschällen d'Estrées und Richelieu sein. Auf seiner Reise durch Norddeutschland zeigt er sich besonders von der Stadt Hamburg beeindruckt, springen ihm hier doch nochmals die negativen Folgen der Vertreibung der Hugenotten aus Frankreich in die Augen. Wahrheit und Eleganz des Stils schließen sich bei Valfons nicht aus, im Gegenteil, was beispielhaft seine kurze Notiz über das Kloster Corvey belegen mag:

»Le 12 [juillet 1757], M. d'Estrées fit passer un corps de troupe pour couvrir son quartier général, pris à l'abbaye de Corvey; c'est un palais immense pour un petit prince dont l'armée est de quinze hommes et les États de seize villages; il est très dur pour ses sujets, que je vengeai autant qu'il était en moi en sauvant leur terrain et marquant le camp sur celui de l'abbé, qui me fit une réflexion très douloureuse dans son cabinet, en me disant: »Il m'est bien pénible de voir, sur les deux lieues de pays que je possède, plus de cent mille Français qui le détruisent.« (S. 228)

Am Ende bleibt dem Leser nur das Bedauern, die letzte Seite eines faszinierenden Lebensberichts erreicht zu haben, der Herausgeberin aber der Dank, daß sie ihn abermals wieder der breiten Öffentlichkeit zugänglich gemacht hat.

Rainer BRÜNING, Karlsruhe